

## Collection L'Amuse de l'Amour

*Les Marchands de Femmes*, troisième livre de *La Traite des Blanches, mœurs contemporaines*, nous fait plonger dans l'enfer des souteneurs et des proxénètes des années 1890.

Ovide Trimardon et la baronne de Stenberg sont les marchands de femmes. Véritables prédateurs, ils font leur commerce et se nourrissent de la faiblesse des jeunes filles, de la lâcheté et de la cupidité de leurs contemporains. Pour eux, les femmes sont une marchandise que l'on choisit, que l'on échange, les corps sont réduits à des objets passifs que l'on malmène à loisir, à l'image de Raymonde Parigot, violée au début du roman.

Dans l'œuvre de Jean-Louis Dubut de Laforest, l'univers obscur de la prostitution croise celui de la haute bourgeoisie parisienne incarnée par Valentin de Beaugency, la duchesse de Chandor ou encore Antonia Le Corbeiller, Madame Barbe-Bleue, dont les intrigues sentimentales et criminelles se poursuivent : on assiste à l'enlèvement, la claustration puis à l'évasion de sa belle-fille, Ève, dont l'amour pour César Brantôme se heurte à l'avidité de la marâtre.

Le dernier livre de Jean-Louis Dubut de Laforest n'est pas seulement un vibrant réquisitoire contre « l'odieux trafic de la chair neuve », par les intrigues qu'il entremêle, il met aussi en scène toute la difficulté à aimer dans le monde contemporain.

*L'édition 2010 des Marchands de Femmes a été établie par Victor Flori à qui on doit aussi celle de Madame Barbe-Bleue et de Morphine.*

ISSN : 2104-7030

ISBN : 978-2-917649-21-3

7 €

Jean-Louis  
Dubut de Laforest

# *Les Marchands de Femmes*

Édition de Victor Flori



Collection l'Amuse de l'Amour

Jean-Louis Dubut de Laforest

*Les Marchands  
de Femmes*

*La Traite des Blanches,  
mœurs contemporaines - Livre 3*

édition de Victor Flori



**Le livre unique**

## Résumé du livre 2

ANTONIA LE CORBEILLER, MADAME BARBE-BLEUE, donne son titre au deuxième livre de *La Traite des Blanches, mœurs contemporaines*. Après le meurtre de son mari, le général, elle devient responsable de la tutelle de sa belle-fille, Ève, charge qu'elle partage avec le marquis Valentin de Beaugency, vieil ami du général. Éperdument amoureuse du sculpteur César Brantôme, elle parvient à dissuader Ève de l'épouser, malgré les sentiments réciproques éprouvés par les deux jeunes gens.

Antonia souhaite aussi devenir l'épouse du marquis de Beaugency dont la fortune attire toute sa convoitise. Son autre projet est d'unir Ève au duc Melchior de Javerzac, cousin de la jeune Berthe de Chandor, condisciple de la fille du général au couvent d'Auteuil où celle-ci s'est réfugiée après la rupture avec César Brantôme orchestrée par M<sup>me</sup> Barbe-Bleue. Elle y reçoit cependant des lettres de son amoureux grâce à Fleurs-de-Paris, la jeune couturière, qui transmet ses messages.

En faisant miroiter à la directrice du couvent quelque gratification honorifique, Antonia réussit à la convaincre d'agir de son influence pour inciter Ève à consentir au mariage avec Melchior de Javerzac.

Mais la veuve du général est aussi au bord de la ruine, comme le lui a annoncé son notaire, et elle craint même de perdre sa tutelle. Elle consulte le duc de Beaugency qui la rassure sur ce point, mais qui lui exprime aussi le souhait qu'Ève se marie avec César Brantôme. Antonia dit alors accepter leur union, ce qui comble de joie Valentin de Beaugency. Cependant, avec l'aide de ses complices : Ovide Trimardon, Berthe de Chandor, la duchesse de Stenberg et Melchior de Javerzac, elle fomente un enlèvement de la jeune fille pour la contraindre à épouser celui qu'elle lui destine.

*Madame Barbe-Bleue* apporte aussi de nouveaux éclairages sur les personnages secondaires du roman. On apprend ainsi que Fleur-de-Paris est la fille naturelle du marquis de Beaugency. Sa mère, Catherine Lagneau, a connu le duc dans sa jeunesse, mais une fourberie de Claude Mathieu, la Terreur du Montparno, l'a amené à renoncer à l'amour de sa jeunesse et à céder au criminel la paternité de l'enfant. Alors que la Terreur du Montparno avait perdu la trace de Catherine Lagneau et

de sa fille, il retrouve leur adresse grâce au Môme-Goupin. Il s'y rend aussitôt et menace les deux femmes de prendre possession de tous leurs biens, comme la loi l'y autorise, en tant que « chef de famille ». Le deuxième livre de *La Traite des Blanches, mœurs contemporaines* montre aussi quelques aspects de l'activité des proxénètes, Ovide Trimardon, toujours follement éperdu de M<sup>me</sup> Barbe-Bleue, et la baronne de Stenberg, son associée. On les voit au service des appétits sexuels de leurs clients et à la recherche de nouvelles recrues pour les satisfaire. La baronne se rend ainsi au domicile d'une pauvre famille d'ouvriers, les Parigot, dont le père, Alexandre, est devenu paralytique. Elle se présente sous l'identité de la comtesse de Grensbelt et sous couvert d'une générosité toute sociale, elle propose à une des jeunes filles, Raymonde, de la présenter à une de ses riches amies pour lui trouver un travail honorable.

## *Les Marchands de Femmes*

« La Femme – Parisienne ou provinciale – est à elle seule une Patrie, et l'incarnation de ce dieu éternel : l'Amour. Elle a besoin d'un cœur pour l'aimer, d'un bras vigoureux pour la servir et la défendre ; elle a besoin que l'homme surveille ses appétits et les maîtrise. Grasse ou maigre, femme d'hiver ou femme d'été, elle est impressionnable et fragile, et l'amoureux doit la ménager, l'honorer, comme le Bijou de la Terre. »

*Pathologie Sociale*<sup>1</sup>

1. Livre de Jean-Louis Dubut de Laforest publié en 1897 aux éditions P. Dupont.

## 1

**GENTIMENT COIFFÉE D'UN CHAPEAU DE VELOURS BLEU**, moulée en une robe de drap noir très simple, avec un collet<sup>1</sup> de drap gris, Raymonde Parigot attendait la comtesse de Grensbelt.

Autour d'elle, ses deux sœurs, Simone et Liette, en costume de travail, menaient, ainsi que la mère, leur quotidien ouvrage, tandis que le graveur en pierres fines, dont le fauteuil avait été roulé près de la fenêtre ouverte, regardait le ciel bleu, léger et limpide.

Deux heures sonnèrent à la petite pendule de cuivre doré, orgueil de la cheminée de marbre où l'on voyait aussi, encadrées de peluche rouge, la photographie du père, à vingt ans, sous le costume de maréchal des logis de hussards<sup>2</sup>, les images des Parigot, jeunes mariés, et celles des trois filles, revêtues de leurs blanches toilettes de Première Communion<sup>3</sup>.

À deux heures et demie, Liette observa :

– Raymonde, elle est en retard, ta comtesse !... Si elle allait ne pas venir, c'est ça qui serait désagréable !

La mère affirmait :

– Elle a promis ; elle viendra !... Oh ! c'est une respectable dame qui ne se jouerait pas de pauvres gens comme nous !

– Alors, reprit gaiement la plus jeune des petites ouvrières, nous allons devenir trop riches ! Pensez donc !... Deux ou trois francs par jour, chacune !... Nous ne saurons comment employer tout notre argent !

– Nous commencerons par acheter une belle robe à mère, proposa Simone.

– Ça, c'est entendu !

M<sup>me</sup> Parigot se défendit :

– Non, non, mes chéries... je n'ai besoin de rien !

– Et puis, ajouta Liette, j'ai une autre idée, mais là, une idée superbe !

– Voyons ton idée, mignonne ? fit Raymonde, souriante.

– Eh bien, voilà : nous achèterons une petite voiture à père... vous savez... une de ces voitures dans lesquelles on promène les malades, et, le dimanche, nous le roulerons au Bois de Boulogne, au Parc Monceau ou aux Buttes-Chaumont, le cher père !

1. Petit col. 2. Soldats de cavalerie. 3. Dans la religion catholique, cérémonie solennelle à la fin du catéchisme.

Alexandre eut pour l'enfant un regard d'infinie tendresse :

– Tu oublies, mon ange, que nous habitons un quatrième étage, et que, dans l'état de paralysie où je me trouve, il me serait impossible de descendre l'escalier, et même de me tenir sur mes jambes ?

Étourdiment, elle lançait :

– Ah ! si Alexis était encore là !... Il te porterait dans ses bras, lui, si grand, si robuste !

Le paralytique devint sombre :

– Liette, c'est mal... Je t'ai défendu de me parler d'Alexis !

Quittant son ouvrage, elle s'approcha du graveur, le baisa au front, et murmura, très douce :

– Oh ! je t'en supplie, père, écoute-moi ?... Ensuite, si tu l'ordonnes, je ne te parlerai plus... jamais... jamais... du frère ?

– Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

– Ce matin, en allant chercher le lait à la crèmerie, j'ai rencontré le frère dans la rue... Alexis était tout pâle et paraissait malheureux... malheureux... Je me suis sentie bouleversée... Alors, je lui ai dit que mes sœurs et moi, nous plaiderions sa cause auprès de toi, et que, bien sûr, tu lui pardonnerais... Il doit venir aujourd'hui...

– Tu as eu tort, Liette... Je ne le recevrai pas...

– Il est trop tard !... Le voilà !...

La mère venait d'ouvrir la porte, et Alexis, dit Tu-Parles, un « mauvais sujet », amant de cœur d'une fille publique, jeune et gros blondin aux moustaches naissantes, à l'œil sournois, vêtu de la cotte<sup>1</sup> et du bourgeron<sup>2</sup> bleu des ouvriers, s'arrêtait sur le seuil, hésitant.

Et M<sup>me</sup> Parigot et les trois sœurs, debout autour de l'infirmes, joignaient les mains en une muette et éloquente prière.

Ému, Alexandre contempla le tableau et dit à son fils :

– Allons, viens m'embrasser, gremlin !... Il m'est impossible de ne pas t'aimer !

Alexis se précipita, en sanglotant, au cou du malade :

– Bien vrai ?... bien vrai, père, tu me pardonnes ?

– Oui... Mais tu travailleras ?

– Je travaillerai, et dur !

– Plus de courses, plus de marchands de vin, plus de mauvaises connaissances ?

– Plus rien de tout ça, je le jure !

Oh ! la brave et gentille Liette ! Elle sautait de joie dans la chambre.

Tout à coup, elle interrompit son expansion juvénile et bruyante :

– M<sup>me</sup> la comtesse !

1. Pantalon de protection porté par les ouvriers. 2. Courte blouse de toile que portent les ouvriers pour certains travaux.

La baronne de Stenberg avait poussé la porte entr'ouverte et, depuis un moment, elle assistait, avec des poses attendries, à cette scène bourgeoise. Onctueuse, Lischen distribua de petits bonjours maternels aux trois jeunes filles, serra la main de M<sup>me</sup> Parigot et eut de généreux encouragements pour le malheureux graveur.

Et montrant Alexis, dit Tu-Parles :

– Votre fils, n'est-ce pas, monsieur ?

– Oui, madame la comtesse... Mon fils, l'aîné de mes enfants.

– Un beau garçon !... Quel âge avez-vous, jeune homme ?

– Dix-huit ans, madame.

– Bientôt soldat, alors ?

– Rien ne presse... Dans deux ans... répliqua le triste citoyen.

– En attendant, on travaille ?

– Je suis peintre en enseignes.

Tu-Parles regardait la baronne, étonné de la visite, chez ses parents, d'une si belle dame.

Ce fut la mère qui la lui nomma :

– M<sup>me</sup> la comtesse de Grensbelt, notre bienfaitrice, le bon ange de la maison.

– Oh ! chère madame, minauda la proxénète, attendez, attendez, au moins, que j'aie accompli mes preuves !

Elle se dirigeait vers Raymonde :

– Je suis un peu en retard... Excusez-moi, chère enfant... Vous voilà prête... Je vous emmène !

Puis, avec un sourire de « maman-gâteau », elle dit à Simone et à Liette :

– Ne soyez pas jalouses, mignonnes !... Vous aurez votre tour ! Je vous en réponds, vous aurez votre tour !

Et rieuse :

– Vivez dans cette espérance, mes enfants, et veuillez accepter ceci...

Oh ! rien... une bagatelle... un souvenir de cette bonne femme de comtesse !

M<sup>me</sup> de Stenberg avait tiré d'un réticule pendu à son bras deux légers paquets enveloppés de papier de soie, noués de faveurs bleues, qu'elle offrit à chacune des petites :

– Développez, mes enfants !

Les jeunes Parigot s'extasièrent :

– Oh ! la jolie collerette<sup>1</sup> !... Merci !... Merci !...

– De la dentelle ! De la vraie dentelle ! Du point d'Alençon !... Que vous êtes bonne, madame la comtesse !...

Elles tendirent leur front virginal ; la gueuse les embrassait et déclarait encore :

– Vous aurez votre tour !

1. Petit volant froncé ou plissé garnissant le bord d'une encolure ou d'un décolleté.

Avant de sortir, la matrone prit M<sup>me</sup> Eugénie Parigot à l'écart, et, de nouveau, et plus ardemment, lui recommanda de veiller sur ses filles, en ces années de débauche, où rien n'était sacré pour certains hommes. Boulevard des Batignolles, un élégant coupé attendait la noble et sympathique visiteuse.

Le valet de pied, son chapeau galonné à la main, ouvrit la portière, et Lischen dit à Raymonde Parigot :

– Montez, chère enfant.

– Comment, moi, madame la comtesse... moi, dans cette voiture ?

– Mais oui, bibiche, et pourquoi pas ?

– Il me semble que tout le monde va me regarder ?

– Eh ! Eh !... Il aurait bon goût, « tout le monde »... Vous êtes assez gentille pour qu'on vous admire ! Allons, montez, petite ?

Raymonde obéit, rougissante et confuse, et la proxénète s'installa à côté d'elle, dans la voiture capitonnée de satin mauve, en ordonnant :

– Au Bois, par les grands boulevards !

L'équipage, attelé de deux mecklembourgeois<sup>1</sup>, descendait la rue de Rome.

– Nous n'allons donc pas tout de suite chez la dame qui doit me donner de l'ouvrage ? articulait humblement la jeune fille.

– Vous voyez en moi une véritable étourdie ! s'écria la marchande de femmes... J'ai oublié de vous dire que, ce soir, mon amie ne sera pas chez elle avant neuf heures.

– Mais, on s'inquiétera à la maison de ne pas me voir rentrer, à l'heure du dîner ?

M<sup>me</sup> de Stenberg s'amusait de la naïve créature :

– Ne vous tourmentez pas, Raymonde... Mon omission ne concerne que vous... J'ai averti – il m'en souvient – votre mère... Est-ce que cela vous ennuie de faire avec moi une promenade en voiture ?

– Oh ! madame, au contraire, j'en suis bien heureuse !

– Vous connaissez le Bois de Boulogne ?

– Non, madame... Je sors très peu... et je ne connais guère que les environs de notre quartier, le parc Monceau, le square des Batignolles...

– Vous verrez ! C'est charmant !... Idéal !... Des cavaliers, des amazones<sup>2</sup>, des équipages, des toilettes, des automobiles montées par tout le gratin de notre société parisienne !

– Le gratin, madame la comtesse ?

– C'est un mot que nous employons dans le monde pour exprimer ce qu'il y a de mieux... Mais, nous voici sur le boulevard des Italiens... Nous allons gentiment marcher à pied jusqu'à la Madeleine...

Elle pressait un bouton, à l'intérieur de la voiture ; le coupé s'arrêta ; les deux femmes descendirent, et Lischen donna ordre à son cocher de les suivre.

1. Race de chevaux. 2. Femmes montant à cheval.

Devant les boutiques resplendissantes, la matrone indiquait à sa compagne, avec de belles phrases, les riches étoffes de soie, de satin et de velours, les diamants et toutes les pierreries qui brillaient aux devantures. Elle montrait, analysait le luxe, cherchant à allumer le désir en l'esprit de la jeune ouvrière ; mais, Raymonde observait, sans être éblouie, les mille objets, que la brigande faisait miroiter à ses yeux, comme le chasseur emploie les facettes d'un miroir pour attirer, séduire et perdre les petits oiseaux.

À l'étalage d'un joaillier, de Stenberg roucoula :

- Voyez donc, petite, ces magnifiques émeraudes ?
- Oui, madame la comtesse, elles sont superbes !
- Ne croyez-vous pas qu'elles « iraient » très bien à vos oreilles ?

Raymonde sourit :

- Peut-être, madame, mais ces bijoux ne pendront jamais à mes pauvres oreilles, et je me contente de les admirer !

La matrone eut un geste de mauvaise humeur :

- Sapristi ! Vous êtes donc en marbre, en bois ?... Rien ne vous tente ?... Allons, venez, mon enfant !

Elles continuèrent leur promenade au milieu de la foule jaseuse, le long du trottoir, pendant que, sur la chaussée, des voitures se croisaient, brusquement arrêtées par le bâton blanc municipal.

À la terrasse des cafés, certains consommateurs échangeaient des mots qui parvinrent à la négociante :

- Tiens, la Stenberg !
- Elle roule sa marchandise !
- Capiteuse, la jeune blonde !

De temps à autre, des *gentlemen* saluaient Lischen avec des sourires équivoques, ou bien lui lançaient, à voix basse, de rapides et énigmatiques paroles, et l'honnête fille du malheureux graveur sentait leurs regards flotter et s'appesantir sur elle, comme si tous ces libertins eussent voulu la déshabiller.

Un grand monsieur à la chevelure et à la barbe grises, au visage flétri de noceur, moulé en une très longue redingote marron que décorait la rosette<sup>1</sup> de la Légion d'honneur, bien ganté et coiffé d'un haut-de-forme, semblait les attendre à la porte du Cosmopolitan-Club :

- Bonjour, baronne !
- Bonjour, monsieur le duc.
- Eh bien ?
- Ça marche !
- Pour ce soir ?
- Je n'ai qu'une parole.

1. Décoration portée à la boutonnière dont la forme rappelle celle d'une rose.

Le monocle à l'œil, après avoir lorgné Raymonde, le *clubman*<sup>1</sup> se tourna vers la proxénète :

- Est-ce que... ?
- Mais oui !
- Alors, à ce soir ?
- À ce soir, monsieur le duc !

Il porta la main à son chapeau et gravit l'escalier du cercle.

Lischen demandait :

- Vous avez vu ce monsieur, ma petite Raymonde ?
  - Oui, madame.
  - Comment le trouvez-vous ?
  - Il m'a paru très distingué.
  - Je vous crois !... Un grand personnage !... Un millionnaire !... Un ancien ambassadeur !... Le duc Gaëtan de Chandor !
- Et se parlant comme à elle-même, mais de manière à être entendue :
- Très généreux avec les dames !... Ce n'est pas lui qui refuserait à une jolie blondinette, les émeraudes de tout à l'heure !
- La jeune fille n'ajouta aucune importance aux allusions pourtant claires de la matrone, et elle hasarda :
- Pourquoi donc, madame, ce monsieur vous a-t-il appelée « baronne », puisque vous êtes comtesse ?
  - Parce que je suis veuve deux fois, hélas ! et que je me nommais baronne des Angles avant de devenir comtesse de Grensbelt... Le duc de Chandor a connu mon premier mari et, souvent, il se trompe !
- On arrivait place de l'Opéra, et la Stenberg glorifia le monument dont l'Apollon radieux vers les hauteurs piquait d'une note d'or l'azur du ciel :

- Fillette, vous n'avez jamais mis les pieds là-dedans ?
- À l'Opéra ?... Non, jamais, madame !
- Avez-vous envie d'assister à une représentation ?
- Oh ! oui, car ce doit être très beau, et j'adore la musique !
- Et au bal ?... Êtes-vous allée à un grand bal ?
- Oui, un soir, avec maman et ma sœur Simone, à la mairie des Batignolles, lors d'une fête de bienfaisance...
- Laissez-moi donc tranquille !... Votre fête de bienfaisance ressemblait à un bal comme un *waterproof*<sup>2</sup> du « décrochez-moi ça » à un manteau de la maison Vestris !... Ah ! petite, vous ne pouvez imaginer les splendeurs d'un bal, d'un vrai bal du grand monde, les salons dorés, les fleurs, l'incendie des lumières électriques, les dames vêtues de dentelles, de satin, de velours et de soie, l'éclat des bijoux, le tumulte élégant et joyeux où l'on rencontre de brillants officiers, des banquiers très riches, des diplomates, les uns et les autres empressés

1. Habitué des cercles. 2. Manteau imperméable.